

Des bêtes comme les autres *The Favourite* de Yórgos Lánthimos

Jean-Philippe Gravel

Volume 37, numéro 2, printemps 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/90246ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gravel, J.-P. (2019). Compte rendu de [Des bêtes comme les autres / *The Favourite* de Yórgos Lánthimos]. *Ciné-Bulles*, 37(2), 26–27.



Des bêtes comme les autres

JEAN-PHILIPPE GRAVEL

La bande-annonce laissait présager une comédie burlesque en costumes, tenue par trois actrices de haute volée (Emma Stone, Rachel Weisz, Olivia Colman), mais réalisée par on ne sait qui avant que soit révélé à la toute fin que Yórgos Lánthimos était aux commandes. Légère stupéfaction. Cela ne ressemblait en rien à **Canine** (2009), **The Lobster** (2015) et **The Killing of a Sacred Deer** (2017), et rien ne nous préparait à l'ampleur, l'actualité féroce et la prodigieuse invention de **The Favourite**.

L'esprit de cet orfèvre de fables précises et cruelles sur les déraillements d'univers étanches et clos qu'un élément étranger vient bouleverser est pourtant bien présent à la cour de la reine Anne, en 1708, pendant la guerre de succession d'Espagne, où le récit se situe. Mal en point, souffrant de la goutte et dépassée

par le pouvoir dont elle dispose, la reine de Grande-Bretagne et d'Irlande (Colman) laisse sa proche confidente, la duchesse de Marlborough, Sarah Churchill (Weisz), diriger les affaires de l'État. Se disant patriote, celle-ci, hostile aux appels à la signature d'un traité de paix avec la France, milite en faveur d'une dernière bataille contre l'ennemi. Qu'on laisse la France trop forte, dit-elle à la reine, et demain elle envahira l'Angleterre; un scénario alarmiste de guerre « préventive » que conteste vivement Robert Hartley (Nicholas Hoult), un parlementaire qui argue que les impôts entraînés par le combat pousseraient le peuple à la révolte. Or, ce peuple dont la grogne est si âprement disputée demeure quasiment absent de ce monde d'intrigants qui controversent à son sujet dans les coulisses de la Cour tandis que la Reine cherche à se désennuyer par des distractions futiles

et soigne ses 17 lapins (chacun incarnant selon elle un des enfants qu'elle a perdus en couches ou en bas âge), et laisse ses pouvoirs décisionnels pencher du côté des faveurs que Lady Churchill lui prodigue au lit.

L'élément perturbateur, intruse destinée à s'incruster et tout ébranler, est une jeune cousine de Sarah issue de la noblesse déchue (son père l'ayant mise, puis perdue au jeu). Abigail Hill (Stone) se présente à la cour en infortunée prête à exécuter les travaux les plus subalternes pourvu qu'elle ait un toit... Défendant toutefois qu'elle demeure, fondamentalement, « une dame », celle-ci n'est pas moins décidée à recouvrer son statut et ses privilèges de classe, quitte à rivaliser avec sa cousine pour obtenir les attentions et les faveurs de la reine. La table est aussitôt mise pour un extraordi-

naire banquet de vacheries, de menaces, de coups bas, de mensonges, de chantages et autres *fake news* qui n'ont pas encore de noms, sur fond d'intrigues où la raison d'État, la raison tout court, la bonne gouvernance ou le bien commun ont moins de poids que l'orgueil et les affaires de cœur et de lit. Ici, la myopie de la reine Anne se prend au sens propre comme au figuré : manipulée par tout un chacun, elle doit aussi s'armer d'une loupe pour étudier les projets de loi qu'on lui propose.


Le scénario fourmille de répliques venimeuses où les serments de loyauté, les bons conseils et les je-vous-en-prie sont autant de formes d'intimidation et de chantage, comme lorsque Abigail promet que les secrets de sa cousine « seront toujours en sécurité [avec elle], même les plus intimes, » quand Abigail a découvert jusqu'où va la liaison de Sarah avec la Reine et joue déjà les agents doubles auprès de Hartley. Autrement, les réalités extérieures à la cour (exceptés les cuisines où Abigail commence son ascension et un bordel) restent invisibles et théoriques, comme emmurées. Au lieu de quoi le règne animal, fixation de longue date chez l'auteur de **The Lobster**, prolifère à la cour. Des lapins que la Reine chérit par-dessus tout aux courses de canards qu'elle organise pour se

désennuyer; du cheval qui traîne inopinément sa cavalière évanouie jusqu'à un bordel aux pigeons sur lesquels on s'exerce à tirer, les animaux paraissent former le chœur et le contrepoint silencieux des complots de **The Favourite** et rappeler que femmes et hommes sont aussi des bêtes et les pires des prédateurs.

L'histoire semble observée depuis l'œil de quelque animal. L'emploi des extrêmes grands-angles et autres *fish-eyes*, qui déforment l'immensité des décors comme pour les faire tenir dans un bocal, desservent à merveille l'histoire de ce film où un château peut cacher une prison et où les acteurs politiques ne cessent de trafiquer les faits pour arriver à leurs fins. Cette rencontre entre le réalisme pictural rigoureux d'un tournage en décors réels et en éclairages naturels (à la **Barry Lyndon**) et les distorsions visuelles les plus expressionnistes (voire psychédélices) ont de quoi éberluer comme sous l'effet d'un hallucinogène.

Les anachronismes ne sont pas en reste non plus, telle cette incontournable scène de bal qui vire en numéro de twist en costumes et en perruques. Mais plus importante demeure l'interprétation des comédiennes aux personnages défiant les conventions de genre : vives de répar-

tie, avides de pouvoir, tantôt brillantes et impitoyables, tantôt pathétiques, parfois projetées sens dessus dessous façon *slapstick*. Le registre du jeu et son intensité sont modernes tout en continuant d'incarner cette société du XVIII^e siècle telle qu'on la sent dans le film. Que l'on regarde **The Little Hours** (2017) de Jeff Bana (inspiré d'une nouvelle du *Décameron* de Boccace) pour voir comment cette entreprise aurait pu échouer : on ne peut pas simplement transplanter dans un couvent médiéval une intrigue de comédie du genre « campus en folie » et déguiser ses étudiantes en religieuses ou ses proviseurs en curés pour obtenir le genre de magie qui opère dans **The Favourite**, qui propose une nouvelle et vigoureuse manière de penser le film d'inspiration historique.

Reste au spectateur à se demander, ahuri, où diable Yórgos Lánthimos a pu trouver pareilles audaces. La réponse, omniprésente, tapageuse et décomplexée jusqu'à l'outrecuidance, cerne pourtant de toutes parts, soit : la publicité, cette forme dévoyée et fourre-tout de créativité où Lánthimos a fait ses débuts comme réalisateur, et dans les libertés desquelles il puise ici non pour vendre des produits, mais concevoir une satire mordante et actuelle des dérives et des absurdités du pouvoir et des médias de notre temps, de tous les temps en fait. 



Grande-Bretagne–Irlande–États-Unis / 2018 / 120 min

RÉAL. Yórgos Lánthimos **SCÉN.** Deborah Davis et Tony McNamara **IMAGE** Robbie Ryan **MUS.** William Lyons et Johnnie Burn **MONT.** Yorgos Mavropsaridis et Sam Sneade **PROD.** Ceci Dempsey, Ed Guiney, Yórgos Lánthimos et Lee Magiday **INT.** Olivia Colman, Emma Stone, Rachel Weisz, Nicholas Hoult, Joe Alwyn **DIST.** Fox Searchlight